

Vie et mort des cités du Jawf

La remise en question des causalités traditionnelles

Jérémie Schiettecatte



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cy/1172>

DOI : [10.4000/cy.1172](https://doi.org/10.4000/cy.1172)

ISSN : 1996-4978

Éditeur

CEFREPA

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

ISSN : 1248-0568

Référence électronique

Jérémie Schiettecatte, « Vie et mort des cités du Jawf », *Chroniques Yéménites* [En ligne], 13 | 2006, mis en ligne le 06 février 2007, consulté le 11 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/cy/1172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cy.1172>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Vie et mort des cités du Jawf

La remise en question des causalités traditionnelles

Jérémie SCHIETTECATTE

Boursier de recherche au CEFAS

FORGÉE DANS LE MOULE des études orientalistes, la recherche historique en Arabie du Sud est formée par la réunion de deux courants aux méandres mobiles, tantôt convergents, tantôt divergents : les recherches philologiques d'une part, les recherches archéologiques d'autre part.

Les premières sont vieilles d'un siècle et demi, les secondes n'ont guère plus de trente ans, exception faite de rares missions de fouilles, de l'ordre d'une par décennie depuis 1928. À cela deux corollaires : les analyses des philologues ont eu tendance à se focaliser sur une expression historicisée des liens de causalité ; les archéologues tentent d'apporter les données de terrains dans ces cadres préformés, tentant d'en remanier les contours par l'intégration des données chronologiques absolues, des données environnementales et de l'évolution des cultures matérielles.

C'est du croisement de ces deux types de données qu'il nous faut tirer nos conclusions en nuancant l'emphase portée sur les seuls événements historiques dans l'établissement des rapports de cause à effet. Ceci peut être entrepris sous des biais différents. La cartographie historique en est un que nous avons choisi d'illustrer à travers une étude de cas : celui du déclin des cités de la région du Jawf (Yémen).

Cette région, au milieu favorable à l'implantation de populations sédentaires, est l'une des premières à voir apparaître le phénomène urbain en Arabie du Sud. Des villes s'y constituent rapidement en entités autonomes, disposant chacune d'un territoire qui se confond avec celui d'une tribu. Dans cette société proto-étatique, nous nommerons ces entités territoriales cités-tribus. La formation de ces cités remonte à la transition entre âge du bronze et âge du fer (fin du II^e millénaire av. J.-C.). Leur disparition s'étale entre le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. et le début de l'ère chrétienne. Plusieurs événements historiques

ont été invoqués pour expliquer ces disparitions, nous les exposerons avec les limites qu'ils comprennent. Nous verrons ensuite comment nous avons cherché à cartographier l'évolution de l'armature urbaine dans cette région, en prenant en compte les poids hiérarchiques des sites considérés dans une perspective diachronique. Ceci débouchera sur ce que peuvent nous apporter les cartes dans l'étude des relations de causalité et dans la réinterprétation de certaines conclusions.

I-Vie et mort des cités du Jawf, vision traditionnelle

a) Cadre géographique

La vallée du Jawf est une large plaine orientée d'ouest en est, se formant par subsidence. Deux failles sur sa bordure nord et sud délimitent un vaste *graben* d'environ 70 km de long pour 20 km de largeur à son débouché. Cette plaine sédimentaire draine les eaux d'un vaste bassin hydrographique (environ 18000 km²) et s'ouvre sur les marges du Ramlat as-Sab'atayn, erg aux longues dunes séparées par des couloirs interdunaires qui offrent, avec les zones de déflation et les regs en marge, des voies de circulation privilégiées.

Ce milieu présente un cadre favorable à la sédentarisation : une large plaine sédimentaire, à faible coefficient d'écoulement, bénéficiant de crues abondantes, bordée de reliefs où les matériaux de construction peuvent être extraits et à proximité de voies de communications potentielles. On y trouve logiquement quelques-uns des sites les plus importants de la civilisation sudarabique.

b) Formation des cités du Jawf

Dans le Jawf, le peuplement est ancien, facilité par un climat plus humide qui tend à évoluer au cours de l'Holocène et se stabilise au cours du IV^e millénaire av. J.-C. Cette période correspond à la fin de l'optimum climatique holocène (7000-3500 av. J.-C.) et au commencement d'une phase aride ainsi qu'à la fin du recul du front de convergence inter-tropical.

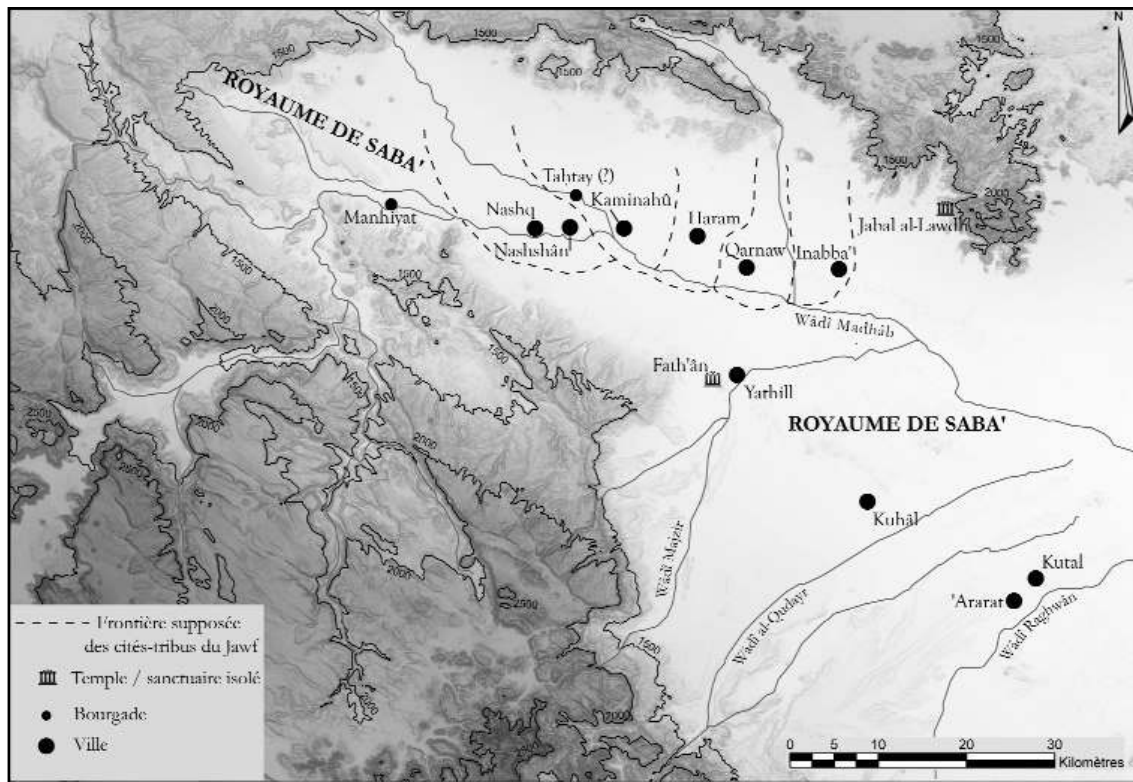
De petites installations sédentaires se forment dans le courant du III^e millénaire av. J.-C. De petites structures hydrauliques sont aménagées dans le lit des *wâdi* pour en dévier l'eau. Stimulées par l'aridité croissante du milieu, les populations se sédentarisent ainsi dans des *wâdi* secondaires et développent une première forme d'irrigation tirant profit des crues générées par le régime des moussons. Ce régime se caractérise par deux périodes de pluie avec un premier maximum en mars et un second en juillet-août.

Une évolution importante est perceptible entre les sites datés du III^e millénaire av. J.-C. et ceux de la période sudarabique. Loin de marquer une rupture, ce saut qualitatif est le résultat d'une évolution technique et sociale régionale. La maîtrise croissante de l'exploitation des écoulements a permis d'étendre les réseaux irrigués et de maîtriser des *wâdi* de plus en plus importants ; les populations des petits sites d'habitat, structurées en familles répar-

ties dans des cellules d'habitat circulaires, puis vraisemblablement en lignages, ont évolué vers des structures claniques à mesure qu'un excédent en permettait la croissance démographique, puis vers des structures sociales hiérarchisées à mesure que des groupes se détachaient des activités agricoles pour se recomposer.

À l'aube de la période sudarabique, les inscriptions monumentales mentionnent, dans la région du Jawf, plusieurs entités territoriales dont le nom est autant celui de la tribu qui y vit que du territoire contrôlé, voire de la ville, en son centre, les cités-tribus. Celles-ci sont structurées en clans, ces derniers sont fédérés en tribu. Ces tribus partagent une même langue, chacune dispose de son propre panthéon, certaines occupent un territoire autonome dont elles tirent leur subsistance. Cet espace est intimement associé à la tribu, ils se confondent tous deux dans un même nom, résultat d'un ancrage territorial profond. Ces chefferies politiquement indépendantes reconnaissent l'autorité d'un dirigeant.

Ces cités-tribus sont d'amont en aval : Nashshân avec deux villes : Nashq (aujourd'hui al-Bayḏâ) et Nashshân (aujourd'hui as-Sawḏâ'), Kaminahû avec la ville du même nom (aujourd'hui Kamna), Haram avec la ville du même nom, Ma'în avec la ville de Qarnaw (aujourd'hui Ma'în) et Inabba', avec la ville du même nom. À cela s'ajoute deux villes sous tutelle du royaume voisin de Saba' : Yathill (aujourd'hui Barâqish) et Kuhâl (aujourd'hui Jidfir Ibn Munaykhir) (carte 1).



Carte 1 - La vallée du Jawf au VIII^e siècle av. J.-C.

Toutes les villes qui constituent au cours de la période dite sudarabique (VIII^e s. av. J.-C. – VI^e s. apr. J.-C.) l'armature du réseau urbain du Jawf, ont déjà atteint leur maturité alors qu'apparaissent les premières inscriptions monumentales et que les premiers témoignages d'une forte hiérarchisation sociale nous sont connus (VIII^e s. av. J.-C.). Leur formation doit très vraisemblablement être replacée dans le courant du II^e millénaire av. J.-C.

Ces villes sont traditionnellement perçues comme des centres stables, aux fonctions défensives (présence d'un rempart), religieuses (présence du sanctuaire de la divinité tutélaire du panthéon tribal), administratives (présence d'une élite assumant la gestion du périmètre agricole irrigué et l'organisation de son entretien) et économiques (relais sur les voies commerciales). À cela s'ajoute, pour certaines d'entre elles, une fonction politique, avec la présence du dirigeant de la tribu et du territoire de la cité.

c) Un premier repli du réseau urbain contemporain d'un déclin du royaume de Saba' (fin VII^e-début VI^e s. av. J.-C.)

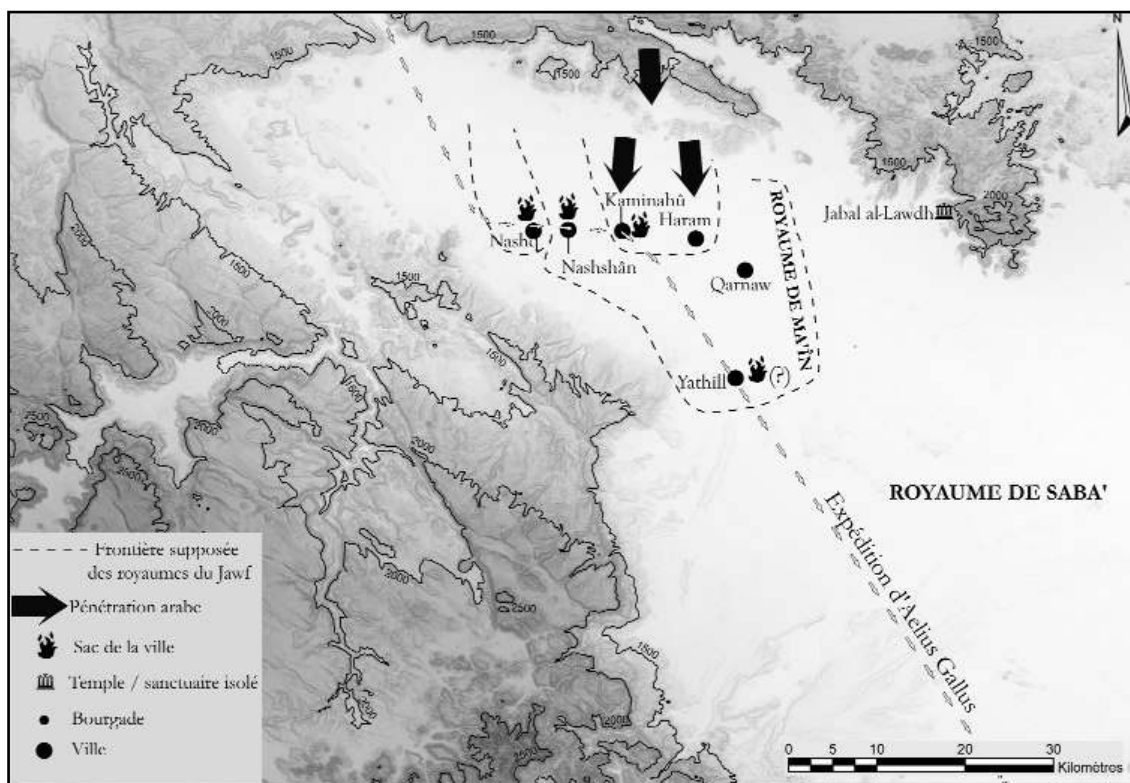
Les deux premières villes amenées à disparaître sont Kuhâl et Inabba'. Dans la première, les inscriptions et la céramique observées en surface sont caractéristiques de la période sudarabique ancienne (VIII^e-VII^e s. av. J.-C.). L'emploi exclusif de la langue sabéenne, le culte de divinités sabéennes (Sami', Almaqah) et la mention de souverains sabéens dans les textes permettent de rattacher ce site du Jawf méridional à la sphère sabéenne, probablement dès son occupation la plus ancienne. Le site semble abandonné à une haute époque, probablement dès les VII^e-VI^e s. av. J.-C. pour des raisons inconnues.

Inabba' apparaît, au début du I^{er} millénaire av. J.-C., comme une entité autonome. Son indépendance reste toutefois incertaine. Si elle est dirigée par un roi et que la langue employée y est celle des tribus indépendantes du Jawf, le madhâbien, certaines des divinités de son panthéon sont sabéennes (culte de Sami'). Cette divinité faisait notamment l'objet d'un culte dans le grand sanctuaire confédéral sabéen du jabal al-Lawdh, situé à 14 km au nord-est d'Inabba' et à Ma'rib, capitale sabéenne. Cette communauté, bien qu'autonome pourrait avoir été placée sous tutelle sabéenne. La localisation du site, à mi-chemin entre Yathill et le jabal al-Lawdh, tous deux dans la sphère sabéenne aux VIII^e-VII^e s. av. J.-C., va dans ce sens. L'occupation sur le site semble rapidement décliner. Aucune inscription n'atteste d'occupation postérieure au VII^e s. av. J.-C.

Ces deux sites sont tous deux dans la mouvance sabéenne, l'un autonome, l'autre non. La période de leur déclin et de leur abandon correspond à celle durant laquelle ce même royaume se replie sur lui-même, à la suite d'une montée en puissance de ses voisins. Le sanctuaire sabéen du jabal al-Lawdh est abandonné. L'abandon des deux villes peut ainsi être perçu comme la conséquence du repli sabéen. Cela apparaîtrait comme d'autant plus crédible que le site sabéen de Hizmat Abî Thawr, en amont du Jawf semble disparaître à la même époque. Cette explication est toutefois insuffisante si l'on considère la continuité de l'occupation de Yathill, également placée sous autorité sabéenne durant la période antérieure. Cette ville reste non seulement en place mais connaît une croissance importante dans les siècles qui suivent. Les causes du déclin de Kuhâl et d'Inabba' sont peut-être à chercher ailleurs.

d) Un second repli qui résulterait des migrations de populations arabes et d'une expédition romaine

Entre le 1^{er} s. av. et le 1^{er} s. apr. J.-C., quatre villes majeures disparaissent de la région : Yathill, Kaminahû, Qarnaw et Haram. Deux événements historiques sont privilégiés pour expliquer ce phénomène : la pénétration de tribus arabes venues du nord et l'expédition menée en 25 av. J.-C. par le préfet romain d'Égypte, Ælius Gallus. Ce dernier entreprend la conquête de l'Arabie du Sud, réputée dans l'Empire en tant qu'Arabie Heureuse, pourvoyeuse d'aromates (carte 2).



Carte 2 - La vallée du Jawf au II^e-I^{er} s. av. J.-C.

1) Yathill

Au II^e s. av. J.-C., Yathill fait partie intégrante du royaume de Ma'in ; ce dernier entame à cette période son déclin. La ville demeure une place défensive et religieuse ; un nouveau réseau d'irrigation est mis en culture ; le site est désormais occupé par une population d'origine arabe y ayant transféré son panthéon. Les sources classiques du 1^{er} s. av. J.-C. nous apprennent que le site n'est toutefois plus la grande ville fortifiée qu'elle était durant les siècles précédents. Dans le récit de l'expédition que fait Strabon (*Géographie*, XVI, 4, 24), la ville d'Athroula, identifiée à Yathill, se rend sans coup férir ; l'armée romaine peut s'y réapprovisionner en blé et en dattes. Toutefois, un épais niveau d'incendie marque le début de

l'abandon du site dans le courant des 1^{er}s. av./apr.J.-C. (DE MAIGRET 1991, p. 4). L'armée romaine dévaste-t-elle le site sur la route du retour? Sans que le lien ne puisse être fait, cette hypothèse a parfois été avancée pour justifier ce niveau de destruction. Si la ville est mentionnée au 1^{er}s. apr.J.-C. et au 3^{em}s. apr.J.-C. dans deux inscriptions monumentales, elle ne l'est plus que comme un repère topographique. Quoi qu'il en soit, les causes de l'abandon du site ne sont pas clairement déterminées.

2) *Kaminahû*

Entre le 7^{em}s. et le 2^{em}s. av.J.-C., Kaminahû est le centre d'une petite entité territoriale indépendante de faible envergure. Aux 2^{em}-1^{er}s. av.J.-C., cette petite entité connaît une renaissance liée au déclin du royaume voisin de Ma'în qui phagocytait jusque-là les velléités indépendantistes régionales et à l'installation de tribus arabes dans la région qui profitent de cette redéfinition des équilibres politiques pour s'accaparer l'entité territoriale indépendante du royaume de Kaminahû. Au 1^{er}s. apr.J.-C., plus aucune inscription n'est frappée sur le site; le toponyme n'apparaît plus dans les textes des cités voisines. Si l'on accepte l'identification de la *Caminacum* de Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, VI, 32, 160) avec Kaminahû, on peut supposer que le site fut détruit lors de l'expédition d'Ælius Gallus comme l'évoque ce récit. La ville ne se relève pas de cette tragédie.

3) *Qarnaw*

Qarnaw est la capitale du royaume de Ma'în. Ce dernier disparaît entre le 1^{er}s. av. et le 1^{er}s. apr.J.-C. À Qarnaw, aucune des inscriptions trouvées n'est postérieure à cette période; la ville est mentionnée une dernière fois quelques décennies plus tard. On pourrait voir dans cette disparition de Qarnaw les conséquences d'un affaiblissement lié à la pénétration des tribus arabes dans les villes voisines, qui s'accaparent progressivement le contrôle du commerce caravanier sur lequel le royaume de Ma'în et sa capitale Qarnaw fondaient leur richesse. Le site n'est pas mentionné dans le cadre de l'expédition d'Ælius Gallus, expédition qui passe pourtant à proximité du site. Lorsque Strabon l'évoque en tant que *metropolis* (*Géographie*, XVI, 4, 2), c'est en s'appuyant sur le récit d'Ératosthène de Cyrène datant du 3^{em}s. av.J.-C.; la mention qu'en fait Pline (*Histoire naturelle*, VI, 157) dans sa description de l'Arabie s'inspire probablement de ces anciennes sources. Il en va probablement de même chez Cl. Ptolémée (*Géographie*, VI, 7, 34), qui définit Ma'în au 2^{em}s. comme *basileion* lorsque les données locales ont cessé de mentionner le site depuis deux siècles. Le site existe-t-il seulement encore à l'époque d'Ælius Gallus? Rien ne permet de l'affirmer. Si tel fut le cas, l'abandon de la ville pourrait être expliqué par la pression des populations voisines des Hautes-Terres au tournant de l'ère chrétienne (ROBIN 1998, p. 185-186).

4) *Haram*

À partir du 2^{em}s. av.J.-C., Haram connaît d'importants changements: substitution de la langue pseudo-sabéenne au madhâbien, remplacement des anciens cultes par ceux de divinités arabes (Halfân et dhû-Samâwi), changements dans la structure sociale (le roi fait

place à un conseil tribal). Tout ceci est le résultat d'un changement de population et d'un développement des liens avec le monde nomade arabe (ROBIN 1991, p. 77 ; ROBIN 1992, *passim*). Les tribus 'Athtar et Amîr, nouvellement établies, prennent probablement en main le commerce caravanier, prenant la place du royaume déclinant de Ma'in. Haram est au centre d'un territoire autonome. Cette ville, dans laquelle il est possible de reconnaître la *Carmei* de Pline (*Histoire naturelle*, VI, 157), ne figure pas parmi les sites traversés par l'expédition d'Ælius Gallus. La dernière attestation d'une activité sur le site de Haram daterait du courant du I^{er} s. L'activité y est encore importante : les clans Amîr et 'Athtar sont toujours présents, le périmètre irrigué en activité. Le site ne survit toutefois pas longtemps : aucun texte postérieur n'a été trouvé sur le site, il n'est plus mentionné par ailleurs. Est-il également victime de la montée en puissance des royaumes des Hautes-Terres ?

5) *Nashshân et Nashq*

Parmi l'ensemble des villes qui constituaient l'armature urbaine de la région du Jawf, seules Nashshân et Nashq restent en place, désormais intégrées dans un royaume sabéen qui connaît une véritable renaissance entre les I^{er} et III^e s. Celles-ci sont abandonnées entre le IV^e et le VI^e s. pour des raisons jusqu'ici inexplicées.

II - Cartographie et analyse thématique : la hiérarchie urbaine dans une perspective diachronique

Les analyses que nous venons d'effectuer sur les causes du déclin des villes du Jawf présentent les résultats d'une étude s'appuyant sur les modes d'analyse traditionnels, fondés sur des données principalement épigraphiques. Précisons que pour des raisons de sécurité, cette région reste largement inaccessible aux missions archéologiques. Seuls deux sites y ont fait l'objet de fouilles : Yathill, en bordure méridionale, et Nashshân, sur un secteur extrêmement restreint, un temple *extra-muros*.

Nous avons récemment tenté d'aborder l'évolution de l'armature urbaine sous un autre aspect afin de tenter de dépasser ce cadre d'analyse traditionnel, satisfaisant de prime abord mais masquant d'éventuelles tendances sur le long terme. Pour ce faire, la démarche consistait à étudier les variations des poids hiérarchiques des sites considérés dans leur ensemble, de manière à intégrer dans une vision globale les trajectoires individuelles de chacun de ces sites. Ces poids ont ensuite été matérialisés sur des cartes représentant l'état de l'armature urbaine à travers les différentes périodes de son évolution.

a) Gestion et quantification des données

Les « poids hiérarchiques » donnés aux sites ont été déterminés au sein d'une base de données des sites archéologiques. L'objectif a été de déterminer l'appartenance d'un site à de grandes catégories : hameau, village, bourgade, ville ou grande ville, uniquement d'après des critères fonctionnels. La superficie du site est une donnée qu'il aurait été utile de pou-

voir intégrer afin de pondérer les résultats obtenus ; ceci implique toutefois d'avoir à disposition cette donnée pour l'ensemble des sites, ce qui s'avère impossible dans le cadre de l'Arabie du Sud.

Les critères fonctionnels de chaque site sont renseignés par la présence (1)/absence (0) de différentes données qui y sont attestées, sous forme de case à cocher. Les catégories retenues sont celles qui déterminent le potentiel d'un site en termes de :

- . Densité de l'habitat : habitat indéterminé, habitat aggloméré, habitat isolé ;
- . Capacité de subsistance : structures hydrauliques, terrasses agricoles, jardins maraîchers et palmeraies, puits et citernes ;
- . Capacité économique : atelier, marché permanent, entrepôts, carrière ; qualificatif dans les sources classiques de *portus*, *emporion*, *ormos* ;
- . Capacité administrative/politique : maisons-tours, siège gouvernemental (roi, gouverneur, etc.), statut de capitale (roi, *mukarrib*), atelier monétaire ; qualificatif dans les sources classiques de *metropolis*, *caput*, *basileion* ;
- . Capacité défensive : enceinte, fortification ;
- . Attraction religieuse : lieu sacré naturel, sanctuaires *intra-* et *extra-muros*, sanctuaire de pèlerinage/fédérateur, église, synagogue.

Chacun des critères permettant de déterminer le « poids hiérarchique » d'un site a reçu un coefficient de pondération proportionnel à son importance. À titre d'exemple, pour déterminer le poids administratif ou politique d'un site, la maison-tour, qui reflète généralement la présence d'une élite ou le siège d'un lignage, est affectée du coefficient 1, alors que le siège gouvernemental, d'un coefficient 2 et le statut de capitale, d'un coefficient 3. Les coefficients de pondération ont été déterminés sur la base de l'importance que peut revêtir chacune des structures retenues dans le cadre précis de l'Arabie du Sud. Ils trouvent leur justification dans l'analyse fonctionnelle des villes et introduisent par définition une part de subjectivité.

Une rubrique « calcul » nommée « fonctions cumulées » fait la somme des valeurs obtenues pour chaque fonction ; c'est le total de cette somme qui est utilisé pour déterminer le statut du site, que nous nommons « poids hiérarchique ».

b) Intégrer la variable chronologique

Afin de pouvoir refléter l'évolution de ce « poids hiérarchique » dans le temps, nous avons dû considérer, pour chacune des rubriques renseignées, la durée durant laquelle il convenait d'en attester la présence. Un site cumule rarement l'ensemble de ses fonctions sur la totalité de la période d'occupation que nous lui connaissons. Nous avons donc dupliqué le modèle par tranche d'un siècle, depuis le VIII^e s. av.J.-C. jusqu'au VI^e s. apr.J.-C. ; chaque rubrique est ainsi renseignée siècle par siècle. Reconnaissons que dans de nombreux cas de figure, il est difficile de tenir la précision de l'ordre du siècle ; nous avons pris le parti, sur les cartes de faire figurer la catégorie nommée « occupation de nature indéterminée » pour compenser les lacunes de la documentation.

c) Cartographie et analyse thématique

En multipliant le modèle de la fiche par le nombre de siècles que couvre la période sudarabique, nous sommes en mesure, pour un grand nombre de sites d'habitat, d'en cartographier l'évolution. Pour ce faire, la base de données a été exportée vers le logiciel *ArcMap* 8.3. Les sites, projetés sous forme de points, ont été représentés au moyen de symboles gradués : la taille du cercle les représentant est proportionnelle au « poids hiérarchique » du site obtenu pour la période visualisée.

Hameaux et villages sont figurés sous un unique symbole, les données surfaciques n'ayant pu être intégrées pour les raisons susmentionnées. Ce sont les sites dont le « poids hiérarchique » oscille de 2 à 6 ; cela correspond généralement à l'accumulation d'un site d'habitat isolé avec un système hydraulique et des champs irrigués ; peuvent y être associés un puits ou un sanctuaire.

Les bourgades correspondent à une fourchette du « poids hiérarchique » oscillant entre 7 et 10 ; aux fonctions évoquées précédemment s'ajoute la présence de fortifications, parfois de maisons-tours ; l'habitat isolé est remplacé par un habitat aggloméré.

Les villes ont un « poids hiérarchique » compris dans une fourchette de valeur allant de 11 à 15. Différents éléments fonctionnels peuvent s'y combiner : sanctuaire fédérateur, carrière, atelier, etc.

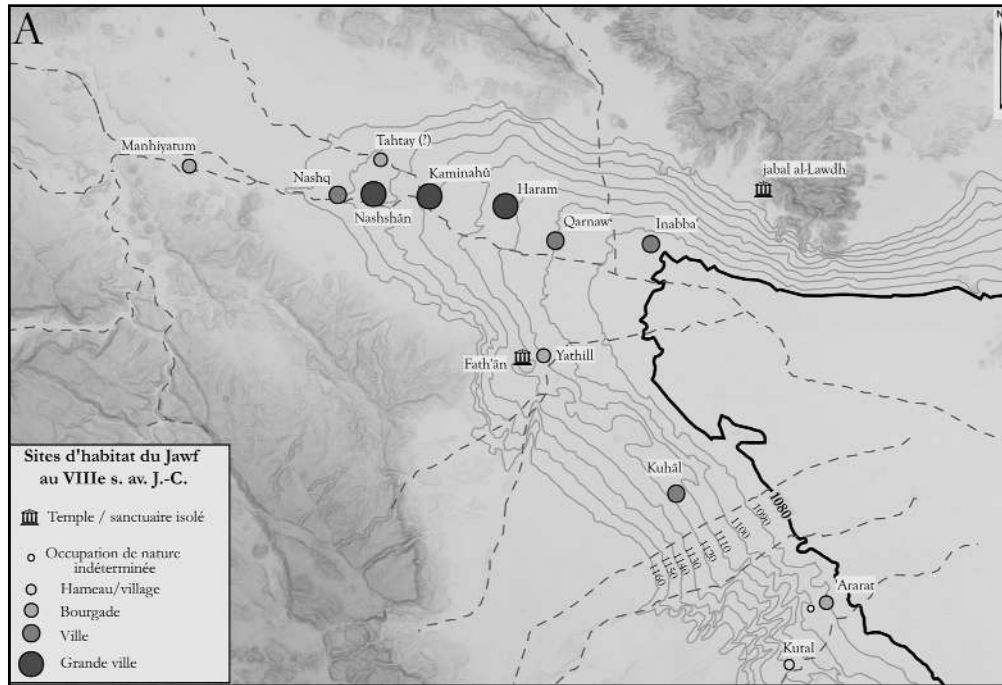
Au-delà de ces valeurs, nous avons généralement affaire à une grande ville, centre de pèlerinage ou comportant un sanctuaire fédérateur, siège du pouvoir, etc.

III- Apport de l'analyse cartographique dans l'interprétation des causes du déclin des cités du Jawf

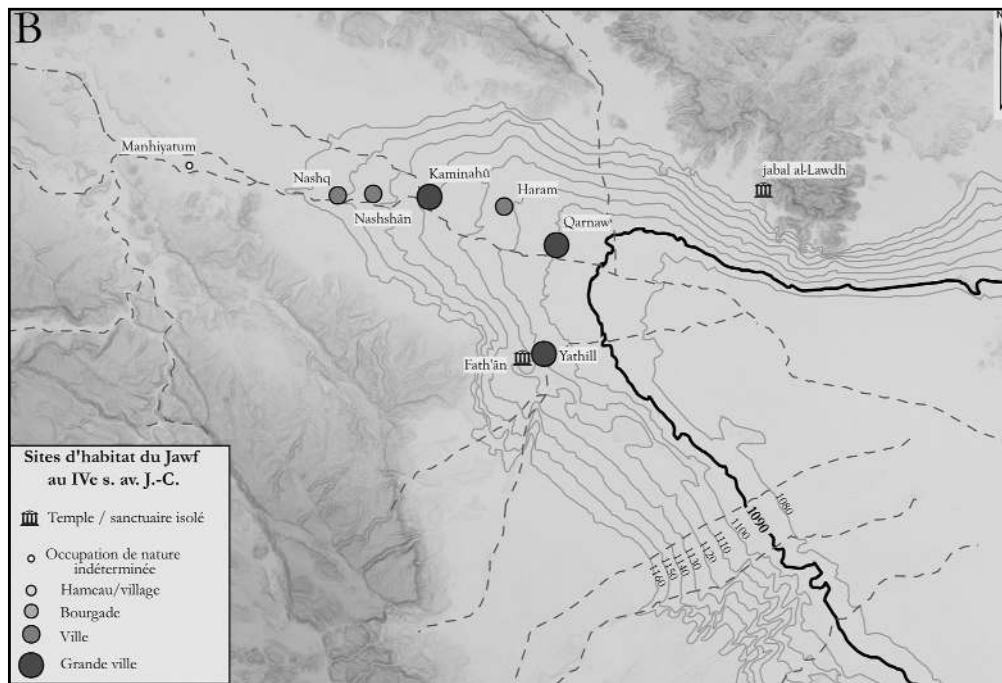
La projection cartographique des données apparaît dans une perspective diachronique sur les cartes 3 A à 3 E.

Plusieurs observations peuvent être faites. La première est la forte résilience des sites urbains face aux changements sociopolitiques. Les premiers événements susceptibles d'avoir perturbé le réseau urbain du Jawf sont les interventions militaires sabéennes du VII^e s. av. J.-C. Si l'armature urbaine s'en trouve légèrement modifiée et que le tracé des frontières des territoires tribaux est redéfini, le réseau urbain n'en sort que légèrement altéré. Les villes de Yathill, Qarnaw et Nashq s'émancipent alors que Nashshân perd l'importance qu'elle avait acquise précédemment. Seules Inabba' et Kuhâl disparaissent pour des raisons indéterminées.

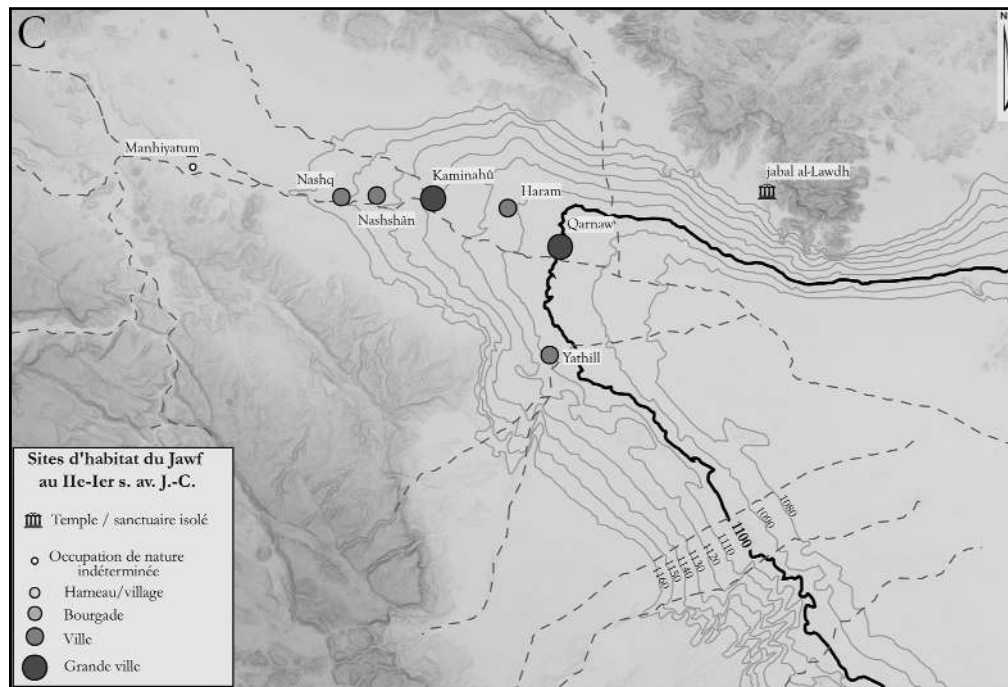
Le second événement socioculturel majeur est la part active que prennent les Minéens (habitant du royaume de Ma'in) dans le commerce caravanier à partir du VI^e s. av. J.-C. Les habitants de Yathill, Qarnaw et Nashshân font le commerce des aromates à travers toute la péninsule Arabique, jusqu'en Grèce et en Égypte ; ces Minéens sont implantés dans plusieurs villes d'Arabie. Ne sont-ils tentés de mettre à profit ces richesses pour entreprendre une politique expansionniste, accroître leur importance au détriment



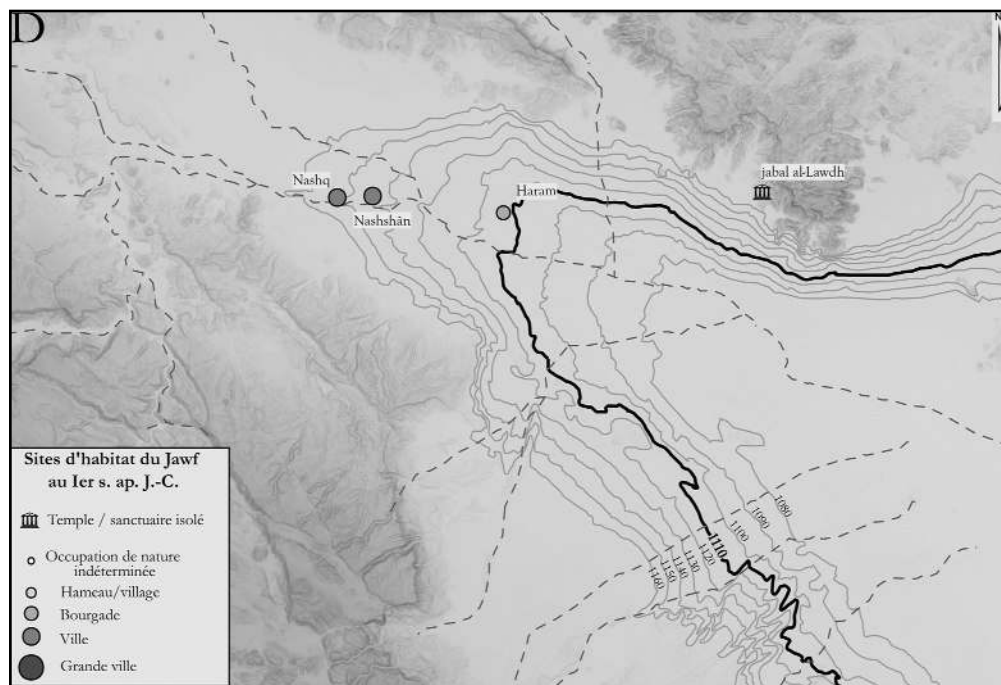
Carte 3 A - L'évolution du réseau urbain dans la vallée du Jawf au VIII^e s. av. J.-C.



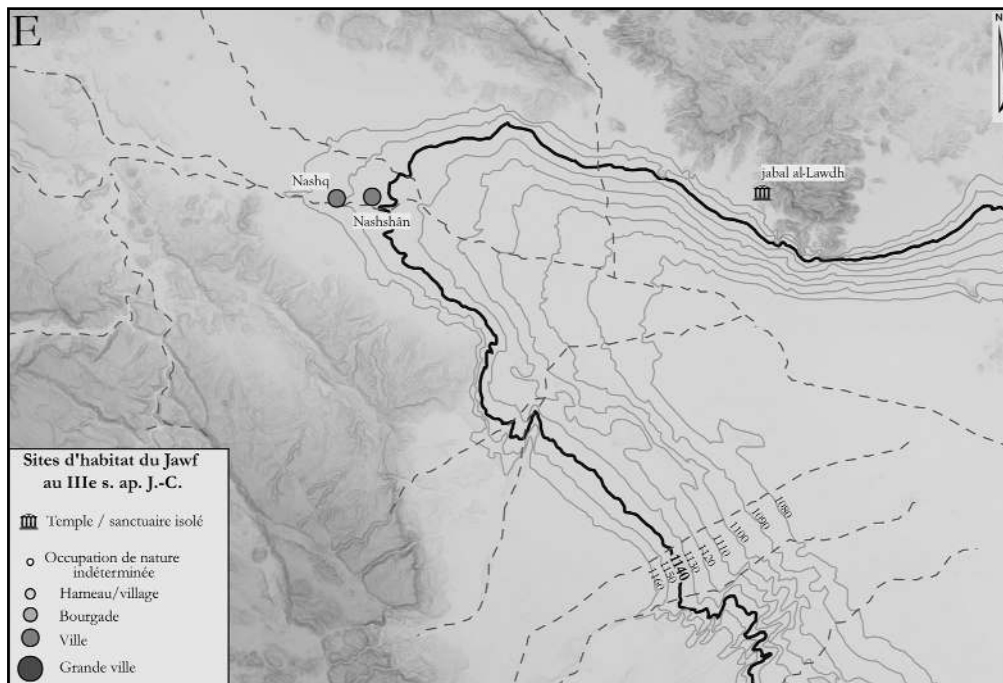
Carte 3 B - L'évolution du réseau urbain dans la vallée du Jawf au IV^e s. av. J.-C.



Carte 3C - L'évolution du réseau urbain dans la vallée du Jawf au 1^{er} s. av. J.-C.



Carte 3D - L'évolution du réseau urbain dans la vallée du Jawf au 1^{er} s. apr. J.-C.



Cartes 3 E - L'évolution du réseau urbain dans la vallée du Jawf au III^e s. apr. J.-C.

des voisins ? Le réseau urbain ne reflète aucun changement dans ce sens, affichant au contraire une relative stabilité des différentes villes alentour (carte 3 B). L'explication historique se trouve probablement dans une émancipation incomplète de ce royaume. Son activité semble menée avec l'aval des grands royaumes voisins sous l'influence desquels Ma'in semble placée par intermittence. Ainsi, au milieu du IV^e s. av. J.-C., un souverain hadrami finance la construction d'une portion du rempart de Ma'in (Ma'in 8) tandis que pèsent les menaces sabéennes (RÉS 3022); au III^e s. av. J.-C., le souverain minéen consacre un ouvrage hydraulique aux divinités de Ma'in et de Saba' (Shaqab 18/2-3); quelques années plus tard, dans une dédicace de restauration du temple de Nakrah à Yathill, le roi de Ma'in invoque les divinités de Ma'in et de Yathill mais aussi les dieux, patrons, rois et tribus de Saba' et de l'union (RÉS 2980 bis/5-7). Enfin, les Minéens bénéficient à différentes périodes de traitements de faveur de la part du souverain qatabânite (RÉS 4337B; RÉS 3854/1; RÉS 2999).

Au cours de cette domination minéenne sur le Jawf, seule Tahtay semble disparaître pour des raisons inconnues.

Qu'en est-il des pénétrations arabes dans le Jawf qui semblent destabiliser la région à partir du II^e s. av. J.-C.? La carte du I^{er} s. av. J.-C. (carte 3 C) ne révèle pas de grand changement dans l'organisation du tissu urbain si ce n'est une perte d'importance de Yathill et de Haram. Les entités politiques se recomposent et les populations changent profondément; néanmoins, le réseau urbain se maintient tel quel.

L'expédition d'Ælius Gallus (carte 2) n'affecte pas sensiblement le tissu urbain de la région. Comparant la situation du I^{er} s. av. J.-C. à celle du I^{er} s. apr. J.-C., on constate là

l'abandon de trois villes : Qarnaw, Yathill et Kaminahû (carte 3 C-D). Or seule Kaminahû fut assurément détruite par l'armée romaine. Qarnaw ne fait pas partie des villes affectées par le passage de l'expédition et la disparition de cette dernière autant que de Yathill s'explique vraisemblablement par d'autres raisons. Nashq et Nashshân, toutes deux touchées par le passage de l'expédition romaine, ainsi que Haram survivent à cet événement. Yathill et Qarnaw sont probablement encore occupées pour quelques décennies.

On constate donc une résilience assez forte du tissu urbain du Jawf confronté aux événements historiques. Certes, des villes disparaissent au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. mais pour des raisons visiblement autres que celles généralement avancées, à l'exception de Kaminahû, victime de l'expédition d'Ælius Gallus.

Au regard des cartes 3 (3 A à 3 E), la cause principale nous semble avant tout environnementale ; c'est en effet le seul élément cohérent qui expliquerait les changements qui s'opèrent alors. Un fait est manifeste : les premiers sites à décliner sont ceux implantés le plus en aval, en-deçà de la courbe isométrique des 1100 m ; ces sites disparaissent ensuite les uns après les autres en remontant vers l'amont du wâdî Madhâb. Ceci nous amène à l'hypothèse d'un recul progressif du front de la crue qu'utilisaient les populations du Jawf pour mettre en eau les terres cultivées.

C'est Inabba' (1083 m d'altitude) tout d'abord qui disparaît entre le VII^e et le IV^e s. av. J.-C. Kuhâl, Kutal et 'Ararât, trois sites dépendant de deux autres bassins versants disparaissent à la même période pour des raisons peut-être similaires. Pour cette période et dans la seule vallée du Jawf (wâdî Madhâb), nous pouvons postuler le recul du front de crue de l'isomètre des 1080 m au VIII^e s. av. J.-C. à celui des 1090 m au IV^e s. av. J.-C. (carte 3 A et B).

Au I^{er} s. av. J.-C., on peut envisager un recul sur la courbe des 1100 m. L'affaiblissement du « poids hiérarchique » de Barâqish pourrait en être une conséquence et un révélateur (carte 3 C). Au siècle suivant, le front de crue semble s'arrêter à l'isomètre des 1110 m (carte 3 D). La disparition de Qarnaw et Yathill, implantées dans cet intervalle 1100-1110 m, s'opère à cette période. Kaminahû, implantée plus en amont (environ 1130 m) disparaît à cette période indépendamment du recul du front de crue, en raison du passage de l'expédition romaine (*cf. supra*).

Enfin, entre le I^{er} s. et le III^e s. apr. J.-C., le front de crue semble reculer dans l'intervalle compris entre 1120 et 1140 m d'altitude ; ce recul est marqué par la disparition de Haram au I^{er} s. apr. J.-C, implantée à environ 1120 m d'altitude (cartes 3 D-E).

S'abstrayant de tout déterminisme environnemental, on ne peut nier l'impact d'un phénomène environnemental sur l'organisation du réseau urbain. Plus qu'un engorgement des réseaux hydrauliques, c'est un recul du front de crue qui transparait ici et que reflète l'inscription Haram 10 au I^{er} s. en mentionnant une année sans eau. Si des causes événementielles semblent précipiter le sort de certaines villes, la cause profonde de leur disparition doit probablement être recherchée dans un affaiblissement de la structure même de la société urbaine lié à des changements environnementaux. Il convient dès lors de relativiser la portée destructrice de l'expédition d'Ælius Gallus – qui ne semble affecter que Kaminahû – ou celle des pénétrations arabes. Si ces dernières transforment la structure

sociale des villes de Haram et Kaminahû, elles n'entraînent pas la disparition de ces villes ni de leurs voisines.

Nashq et Nashshân, implantées plus en amont (à respectivement 1146 et 1153 m d'altitude), sont encore occupées quelques siècles. Si la persistance d'une occupation pourrait en partie s'expliquer par cette implantation plus élevée, notons par ailleurs que les populations de ces villes sont héritières d'un savoir-faire plurimillénaire en matière d'irrigation. Ceci justifie peut-être la continuité de l'occupation de ces deux sites contrairement à ceux touchés par la pénétration arabe et occupés à partir du II^e s. av. J.-C. par des populations allogènes dont la moindre maîtrise de l'irrigation transparaît peut-être dans le tracé du second périmètre irrigué de Yathill¹. Enfin, ces deux villes de Nashshân et Nashq sont également soutenues par la volonté du pouvoir royal sabéen de préserver des cités dont l'histoire et l'héritage consolident la légitimité du pouvoir. Ce volontarisme sabéen s'insère dans ce que A. Avanzini évoquait comme « un besoin idéologique de refondation de l'État sabéen » (AVANZANI 1995, p. 60.), qui s'accompagne notamment de la remise en place des cultes archaïques du jabal al-Lawdh, au nord-est du Jawf.

Dans le nouveau contexte politique du début de l'ère chrétienne opposant Saba' à Ḥimyar sur les Hautes-Terres et dans lequel les anciennes entités politiques du Jawf ont disparu, Nashq et Nashshân, associées à Ma'rib, apparaissent comme les héritières politiques de la vieille aristocratie sabéenne (AVANZANI 1995, p. 59). Elles survivent cinq siècles durant à leurs voisines.

IV - Entre déterminisme environnemental et interprétation historicisante

L'impact environnemental sur le déclin des cités du Jawf semble, au regard de cette cartographie historique, très vraisemblable. Nous ne pouvons toutefois pas rejeter les causes traditionnelles de l'effondrement des villes du Jawf sur la base de considérations frôlant le déterminisme environnemental. Si l'argument environnemental doit être justifié, le déterminisme doit, quant à lui, être relativisé.

Justifier l'hypothèse d'un recul du front de crue, tout d'abord, peut se faire par divers arguments qu'une étude géomorphologique devrait pouvoir étayer. Les précipitations se concentrent sur l'impluvium montagneux des Hautes-Terres ; de fortes pentes, dénudées et imperméables, induisant de forts coefficients d'écoulement permettent aux crues d'atteindre les vallées en aval, parmi elles celle du Jawf. Chaque année, elles transportent des sédiments qui s'accumulent progressivement. Or, l'accumulation de ces sédiments absorbe une

1. B. MARCOLONGO (1996 & 1997) a mis en évidence deux périmètres irrigués utilisés à deux périodes différentes, s'adaptant aux changements des conditions hydrographiques. Le premier système est le plus méridional, présentant des accumulations de limons sur une épaisseur excédant parfois 10 m et couvrant une superficie de 400 ha. Un second périmètre le complète à partir du III^e s. av. J.-C. Les canaux y délimitent des parcelles plus larges et plus irrégulières ; l'épaisseur des limons y est moins importante, diminuant jusque moins d'un mètre sur la bordure orientale. Cette extension de la zone irriguée couvre environ 300 ha.

quantité d'eau croissante à surface irriguée équivalente et engorgent les systèmes d'irrigation². Second point, le développement progressif des cultures en terrasses sur les Hautes-Terres, particulièrement important au tournant de l'ère chrétienne, avec la réalisation de barrages, prive très certainement les vallées en aval d'une grande partie des écoulements.

Relativiser le déterminisme environnemental ensuite : la cause profonde du déclin des villes du Jawf est avant tout environnementale, nous en voulons pour preuve la forte résilience du tissu urbain face aux événements historiques ; ce sont toutefois les événements historiques qui précipitent le déclin des cités affaiblies par le recul du front de crue. Il convient alors de faire la part des choses ; l'analyse cartographique nous en offre ici les moyens.

2. Cet engorgement des systèmes d'irrigation a été noté dans l'ensemble des vallées des Basses-Terres sudarabiques, souvent accompagné – sans que le rapport de cause à effet ne soit évident – d'un repli de l'occupation vers l'amont des vallées (wâdî Raghwân, wâdî Juba, wâdî Bayhân, wâdî Markha par exemple). Ce phénomène n'est pas spécifique à la vallée du Jawf. L'intérêt que présente l'étude de la vallée du Jawf réside dans la conjonction qui peut être établie entre données historiques et environnementales.

Références bibliographiques

AVANZINI (A.)

1995 : *As-Sawdâ'*. *Inventario delle iscrizioni sudarabiche*, 4, Paris-Rome, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres - IsMEO.

DE MAIGRET (A.)

1991: *Gli scavi della Missione Archeologica nella città minea di Barâqish, con una nota di G. Gnoli*, Conferenze IsMEO 3, Rome, IsMEO.

MARCOLONGO (B.)

1996 : « Modelli di utilizzo delle risorse idriche nello Yemen interno dall'età del bronzo al periodo sudarabico », Robin Ch. & Gajda I. (éds), *Arabia antiqua, Early Origins of South Arabian States, Proceedings of the First International Conference on the Conservation and Exploitation of the Archaeological Heritage of the Arabian Peninsula Held in the Palazzo Brancaccio, Rome, IsMEO on 28-30th May 1991*, Serie Orientale Roma LXX, 1, Rome, IsMEO, p. 179-187.

1997 : « Les systèmes irrigués de Barâqish », Robin Ch. & Vogt B. (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba'*, *Catalogue de l'exposition présentée à l'IMA d'oct. 1997 à fév. 1998*, Flammarion, Paris, p. 78.

ROBIN (CH.)

1991 : « La pénétration des Arabes nomades au Yémen », *REMMM 61. L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions*, 1991-3, p. 71-88.

1992 : *Inabba', Haram, al-Kâfir, Kamna et al-Harashif, Inventaire des inscriptions sudarabiques*, 1, Paris-Rome, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres - IsMEO.

1998 : « La fin du royaume de Ma'in », *Res Orientales XI - Parfums d'Orient*, p. 177-188.